

ABONNEMENTS

LYON

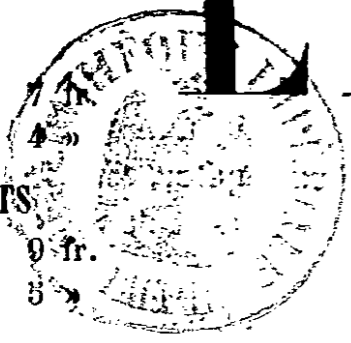
Un an
Six mois

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.



LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

AVIS. — Nos lecteurs sont prévenus que nous ajouterons une 2^{me} feuille deux fois par mois d'abord, et le plus tôt possible à chaque numéro.

LE SPIRITISME SUR LA TERRE.

Nous venons de décrire l'éducation divine dans les enfers, et leur réhabilitation certaine quoique très-lente ; passons aux mondes intermédiaires parmi les inférieurs. Notre planète nous servira d'objectif et de point de comparaison. Nous avons déjà dit qu'elle est sensiblement meilleure, et qu'ainsi son arrivée harmonique au bien et à la loi de Dieu, est plus courte et semée de moins de douleurs. Supposons, sans donner à ces chiffres une valeur absolue, et uniquement comme jalon approximatif, qu'à l'origine, le mal fut représenté sur la terre par $\frac{1}{5}$, le bien n'étant que d'un cinquième, ne verrons-nous pas dans cette constitution la raison du plan de la révélation, tel qu'il a été suivi par Dieu à l'égard de notre humanité ?

Sans doute l'influence céleste pouvait, dans notre monde, trouver un point de contact et d'appui plus grand que dans notre dernière supposition, sans doute elle pouvait plus généralement s'étendre et se faire connaître, mais il fallait toujours user de certaines précautions pour annihiler les effets encore prédominants du mal.

De là, nécessité de ne commencer l'éducation divine qu'avec un noyau choisi, quoique moins restreint que précédemment, de le préserver de toute intervention étrangère, pour que ses yeux et son cœur ne fussent ouverts qu'aux messagers et envoyés du ciel, tant spirituels que matériels ; c'est pour cette cause qu'ont été faites les défenses formelles du Deutéronome et de l'Exode de communiquer avec les dieux étrangers, mauvais Esprits pour la plupart, et d'évoquer les âmes des morts qui n'étaient guères meilleures à cette époque ; et c'est cette défense que les *humanitaires* veulent appliquer de nos jours, contre le mouvement spirite actuel, c'est-à-dire, comme nous le verrons, un des moyens de la révélation continuée, gens vraiment absurdes qui s'imaginent que la terre n'a pas fait un pas depuis Moïse, et que la primitive alliance contractée avec les Hébreux, ne s'est pas étendue depuis le Christ à tout le genre humain ; mais de ce que le Spiritisme divin a été plus spécialement en usage avec le peuple Israélite, faut-il dire que

Dieu ne l'a pas employé, ne fût-ce même qu'exceptionnellement, auprès d'autres nations de la gentilité ?

Le grand Ballanche se pose la question ; voyons la réponse.

D'après lui, la révélation est essentiellement progressive. Dieu l'accommode aux temps, aux lieux et au développement des intelligences.

La révélation divine n'a-t-elle éclairé que les juifs d'abord, et ensuite les chrétiens, ou bien au contraire s'est-elle répandue partout et a-t-elle inspiré les divers fondateurs de religions ?

Je transcris ici tout entier un admirable passage, que je recommande aux méditations des lecteurs.

« Les destinées humaines n'auraient-elles eu une direction que chez le peuple hébreu ? Le reste des nations aurait-il été abandonné à l'incertitude de la pensée humaine dépouillée à la fois de toute révélation et de toute tradition ? Tous les documents de l'histoire, tous les témoignages des siècles, seraient-ils menteurs en ce point ? Ceux à qui fut attribuée l'éminente fonction de civiliser les hommes, voulez-vous les faire descendre de la sphère élevée où ils dominent, pour les changer, de votre propre autorité, en de vils et d'heureux imposteurs ? Voulez-vous que votre dédain aille ensuite des jongleurs au genre humain lui-même qui toujours se laisserait abuser ? Voulez-vous enfin substituer les aveugles contingences du hasard au gouvernement régulier, à la conduite initiatrice de la Providence. (Cet argument est irréfutable.) Voulez-vous encore donner un démenti formel à la plupart des premiers pères de l'Eglise, qui n'ont pas hésité à reconnaître des missions dans la gentilité ? Et surtout n'est-il pas écrit, dans les Actes des Apôtres, que Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage ? N'est-ce pas en cela que consistent les traditions générales du genre humain, traduites dans toutes les langues, acclimatées chez tous les peuples, selon le génie des peuples et des langues, transformées dans tous les cultes, selon les temps et les lieux ? N'est-il pas écrit dans ces mêmes Actes des Apôtres, que Moïse s'était instruit dans toute la science des Egyptiens ? Or, la science des Egyptiens entrerait donc aussi dans les voies préparatoires du Christianisme. » (*Palingénésie sociale*, p. 100 et 101.) Est-ce que son disciple, André Pezzani, ne dit pas aussi :

« Il serait téméraire de soutenir que dans les anciens dogmes aucune révélation d'en-haut n'était intervenue pour les diriger. La notion d'un Dieu un, éternel, existait même sous les

formes grossières du culte, et très-certainement elle était enseignée aux initiés. » (*Dieu, l'Homme, etc.*, p. 165, chap. 13.)

Ce point du Spiritisme divin, s'étendant quelquefois aux gentils avant la venue du Christ, est accordé par plusieurs théologiens distingués.

Nous verrons notamment plus tard, dans notre *Histoire des Religions*, que le culte de Vesta, divinité protectrice et tutélaire des Romains, fut celui d'un bon Esprit chargé de préparer, en protégeant le peuple roi, une suffisante aggrégation de nations pour recevoir la bonne nouvelle et la doctrine du Messie. L'Homme-Dieu de l'humanité terrestre a vécu alors parmi nous, a prêché, est mort sur la croix, et dès ce jour Dieu, qui n'était que père des hommes, a pu être nommé leur frère : mystère ineffable de l'avenir, qu'il nous est interdit de développer.

Par tous ces mouvements successifs, notre terre s'est améliorée, lentement il est vrai, car rien dans la création, surtout au point où nous sommes, ne se fait par brusques secousses ; en prenant pour base l'approximation de tout à l'heure, un cinquième seulement de bon, on peut dire que le tiers l'est devenu aujourd'hui pour les incarnés. Car le monde spirite de notre planète est bien autrement avancé, c'est la loi ; puisqu'une partie dirige l'astre, il faut bien que les Esprits, anges gardiens d'un globe, connaissent de quelle manière ils doivent le conduire, et quels sont les desseins de Dieu sur lui.

Ainsi, il est ridicule et insoutenable de prétendre que les mauvais Esprits seuls se communiquent dans les manifestations actuelles, les bons ne restant pas oisifs, et se montrant les héros et les précurseurs des grands messagers qui sont venus ou vont venir, Dieu ne saurait demeurer indifférent devant un mouvement voulu et permis de lui, moment solennel de sa révélation.

En résumé, le plan divin de la révélation est simple : les hébreux d'abord, et quelquefois les gentils ; au temps du Christ, ses apôtres, leurs successeurs, l'Eglise chrétienne et d'autres encore, enfin et maintenant l'humanité toute entière, visités par le Spiritisme divin.

PHILALÈTHES.

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES.

(9^e Article.— Voir le dernier numéro.)

RANG DE CHAQUE GLOBE DE NOTRE TOURBILLON SOLAIRE DANS LA HIÉRARCHIE DES MONDES. (Suite.)

Nous arrivons sans contredit à la partie la plus importante de nos recherches, à la variété des saisons dans chaque globe de notre tourbillon solaire, car c'est cette différence qui constitue les climats, et se trouve liée à l'état plus ou moins heureux de chacune des humanités qui les habitent.

L'inclinaison des axes de rotation des astres sur le plan de leurs orbites respectives est la cause des saisons et des climats.

Si l'*obliquité est nulle*, le Soleil étant toujours à l'équateur de la planète, il n'y a point de saisons, ou plutôt c'est la même durant toute l'année, avec des jours constamment égaux aux nuits.

Si l'*obliquité est extrême*, les saisons sont extrêmes.

Le monde le plus parfait sera donc celui qui se rapprochera de la première supposition et qui aura son axe de rotation presque droit, ou du moins légèrement incliné, conditions qui se rencontrent dans *Jupiter*, dont nous concluons la supériorité, mathématiquement et astronomiquement prouvée, sur tous les globes de notre système. L'inclinaison de l'écliptique est de 3 degrés 40', ce qui donne pour son axe de rotation 86 degrés 40', c'est-à-dire qu'il est à peu près droit,

Les variétés des saisons de la Terre dépendent donc, comme celles de ses climats, du degré d'inclinaison de l'axe de rotation. Or, nous avons établi précédemment que plus l'axe d'une planète était penché, et plus les saisons différaient les unes des autres, et inversement ; d'où nous inférons que, vu les obliquités respectives des axes de la Terre et des autres planètes, nos saisons sont considérablement plus distinctes que dans *Jupiter*, où elles sont presque uniformes ; un peu moins que dans *Mars* et dans *Saturne*, et beaucoup moins que dans *Mercury*, *Vénus* et surtout *Uranus* ; qu'en conséquence *Jupiter* est infiniment mieux partagé que nous ne le sommes, sous ce rapport, mais qu'à notre tour nous avons des conditions plus avantageuses que celles départies à *Mars* et à *Saturne*, et principalement à *Mercury*, *Vénus* et *Uranus*, dont les saisons sont tout à fait extrêmes.

Ne connaissant aucunement quels peuvent être les degrés d'obliquité des axes de rotation de *Vesta*, d'*Astrée*, de *Junon*, de *Cérès* et de *Pallas*, nous n'avons point à comparer à ce sujet notre Terre avec ces cinq planètes, non plus qu'avec la planète *Le Verrier* dont l'inclinaison de l'axe de rotation, nous est également inconnue. Leurs saisons, car elles en ont d'une façon ou d'une autre, peuvent être uniformes, plus ou moins variées, ou même entièrement disparates ; mais c'est ce que nous sommes condamnés à ignorer aussi longtemps que nous ne pourrons pas parvenir à déterminer les directions de leurs axes.

Comme la matière est excessivement importante pour l'astronomie vivante, livrons-nous à quelques développements sur les points connus et acquis.

L'inclinaison oblique de l'écliptique terrestre se lie évidemment à l'infériorité de notre séjour. Voici comment s'exprime un auteur moderne :

« La diversité et l'antagonisme des saisons, leur rapide succession (moins rapide pourtant que dans *Vénus* et surtout dans *Mercury*, où la vie doit s'user avec une effroyable vitesse), l'inégalité continuelle du jour et de la nuit, et par suite l'inconstance de la température, sont autant d'inconvénients réels pour l'habitation de la Terre. Ces inconvénients n'eussent point existé, si l'axe de rotation, au lieu d'être incliné comme il est, eût été à peu près perpendiculaire au plan de l'orbite (ainsi que dans *Jupiter*, où il vaut 86^d 40') ; car, de cet état de choses fussent résultés pour toute la terre des jours constamment égaux aux nuits, et une température spéciale sur chaque parallèle. A l'abri des transitions souvent peu ménagées de chaleur et de froid, de sécheresse et d'humidité, communément si funestes au maintien de l'équilibre physiologique, à l'abri aussi des autres changements météoriques, non moins nuisibles, qu'amène fatalement le renouvellement trop brusque et trop fréquent des saisons, les fonctions de l'économie vivante se fussent accomplies sans trouble, en pleine liberté, suivant le rythme normal de la santé ; ce qui, vraisemblablement, eût contribué, dans de certaines limites, à la prolongation de notre existence (rendue ainsi plus agréable). Il n'est donc pas douteux, selon la remarque d'un savant auteur (1), que, s'il était en notre pouvoir de remédier à cette fâcheuse obliquité de l'axe de la terre, l'humanité entière ne dût chercher à combiner ses forces collectives avec celles de tous les agents physiques qu'elle a su assujétir, pour tenter d'en opérer le redressement graduel. Or, l'impossibilité radicale d'une telle entreprise étant évidente par elle-même, il ne nous reste plus, tout en regrettant notre impuissance, qu'à nous résigner absolument à l'ordre matériel établi et à l'imperfection notoire qui en résulte pour notre commune demeure. »

Voyons à présent les conditions dans lesquelles se trouve le roi des planètes de notre tourbillon, *Jupiter*.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

(1) *Traité philosophique d'Astronomie*, 1^{re} partie, chap. II, page 147.

APPARITION DES ESPRITS AUX PAIENS.

Après une prière fervente les suppliants ont vu les dieux qu'ils ont priés donner des signes de vie ; des statues ont parlé, souri ou pleuré. Ce ne sont pas seulement les dévots échauffés par la prière qui ont vu ces prodiges, mais les têtes fortes, les sceptiques du siècle ; on n'en peut douter, la divinité réside dans ces simulacres.

Si les dévots ont obtenu de ces manifestations et même des révélations, si des malades ont vu Sérapis leur indiquer des remèdes, Brennus, qui voulait piller le temple d'Apollon, a vu ce dieu sous la figure d'un adolescent d'une beauté surhumaine ; Castor et Pollux apparaissant à un Romain, lui ont annoncé le gain d'une bataille, et Julien a vu deux fois le génie de l'empire. A d'autres, la terrible Hécate s'est manifestée sous une forme effroyable ; est-ce l'effet de l'imagination, illusion, délire ? Ces questions étaient moins étrangères qu'on ne pense à l'esprit des anciens. Brennus redoutait-il le dieu qu'il venait dépouiller ? Les soldats qui demandèrent à Junon si elle consentait à être transportée à Rome, attendaient-ils de sa statue un signe d'acquiescement ? Celui qui sut à l'instant même par Castor et Pollux la victoire des Romains, le pouvait-il naturellement ? On se borne à constater, d'après l'histoire, que les Gentils ont vu, ou, si l'on veut, cru voir leurs dieux sous la forme choisie pour les symboles, et que des phénomènes inexplicables, à raison des circonstances, ont fait croire à des manifestations divines ; l'histoire est pleine de faits semblables.

Les prêtres et les initiés qui ont fait fabriquer, dira-t-on, ces emblèmes, pouvaient-ils admettre les apparitions de dieux auxquels ils ne croyaient pas et leurs révélations ? S'ils ont feint d'y croire, c'étaient des imposteurs, s'ils y ont cru, ils tombaient dans l'erreur du vulgaire. Il est constant qu'ils ont cru à la réalité de ces apparitions et de ces révélations ; on le prouvera ailleurs ; les premiers apologistes chrétiens confirment leur croyance et ne doutaient point eux-mêmes de ces prodiges. Comment expliquer ces contradictions ?

La divinité étant dans sa dualité bonne et mauvaise, on représentait dans un simulacre un de ses attributs. Sérapis, par exemple, révélait des remèdes, Apollon accordait la divination, la terrible Hécate vengeait les crimes, etc. ; tous étaient cependant le même dieu représenté par autant de simulacres qu'on lui reconnaissait d'attributs. La divinité, enfin, se fractionnait elle-même en une infinité d'Esprits ; on conçoit alors qu'elle ait pu se manifester dans les symboles, et que les prêtres en fussent convaincus, sans admettre cependant la pluralité des dieux, comme l'entendait le vulgaire profane. Ceux qui firent fabriquer les premiers simulacres, probablement n'en attendaient pas ces prodiges ; mais les Esprits malins, toujours prêts à tromper les hommes, intervinrent, et parmi les secrets révélés, et parmi les facultés que l'initiation conférait, les prêtres, par certaines consécérations, eurent ensuite le pouvoir de faire entrer la divinité dans les symboles. C'est ce qu'on nommait la théopie ; *hoc est*, dit Hermès, *deos facere*.

Les divers effets de cette puissance prodigieuse se sont manifestés de tant de manières et si souvent chez les Gentils, que cette prétention, qui nous semblait si ridicule, excite la stupéfaction.

Extrait de BALLANCHE.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

LE VÉRITABLE ENFANT DE DIEU.

(Médium, M. Edoux.)

Vous êtes tous des enfants de Dieu, mais non tous encore de véritables enfants de Dieu.

Quand, le matin, au lever de l'aube, le rossignol et la fauvette sèment dans les airs leurs chansons joyeuses, regarde le ciel, élève ton âme vers le Maître, remercie-le pour le surcroît d'existence

qu'il te donne comme pour les bienfaits qu'en ce jour nouveau, il vient prodiguer à la nature : et tu seras un véritable enfant de Dieu !

Quand le soleil parvient au milieu de sa course, et que ses chauds rayons ont aspiré les vapeurs de l'atmosphère pour les condenser dans l'espace, remercie : et tu seras encore un véritable enfant de Dieu !

Quand, au déclin du jour, le pâtre ramène ses troupeaux, le laboureur sa charrue ; quand la nuit s'avance pour rafraîchir les tièdes émanations de la nature et donner aux moissons, aux arbres et aux fleurs la rosée bienfaisante, remercie toujours : et tu seras un véritable enfant de Dieu !

Quand l'orgueil, l'avarice ou l'égoïsme viendront te caresser de leur ombre malfaisante, vole dans les bras de l'humilité et de la charité, ces deux sublimes filles du ciel ; elles te recevront avec bonheur, te feront adopter du père céleste : et tu seras un véritable enfant de Dieu !

Quand la haine, la jalousie ou la vengeance voudront te percer de leurs flèches aiguës, vole encore et toujours dans les bras que te tendra la charité ; son bouclier est impénétrable aux traits les plus empoisonnés, les plus acérés : et tu seras un véritable enfant de Dieu !

Quand les passions diverses viendront jeter dans ton cœur leur venin délétère et faire tressaillir toutes les fibres de la matière, pense à l'âme, élève ta pensée vers le ciel, secoue ce linceul de mort qui menace d'enlacer l'Esprit : et tu seras un véritable enfant de Dieu !

Enfin, fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fit, ne fais à aucuns ce que tu ne voudrais pas être fait à toi-même : et tu seras un véritable enfant de Dieu !

Et le véritable enfant de Dieu sera béni de Dieu, et il s'envolera un jour dans ses bras, et son âme pourra goûter les ineffables allégresses du ciel, et des musiques sonores autant que mélodieuses délecteront tous ses sens, et il volera sur l'aile des vents en compagnie d'autres frères heureux vers les rives de l'infini, vers des horizons nouveaux.

UN POÈTE INCONNU.

FAITS SPIRITES.

VISION.

En 1707, Crébillon (le tragique), avait épousé la fille d'un pharmacien : elle se nommait Charlotte Péaget. Les auteurs de cette époque disent qu'elle était aussi aimable que jolie. Crébillon l'aima toujours avec passion et fut toujours payé de retour. Un soir qu'il revenait du café Procope, Crébillon trouva sa femme très-agitée, pressant sur son sein leur enfant endormi :

— Charlotte, qu'avez-vous ?

— J'ai peur, dit-elle, en tressaillant et en regardant vers le lit.

— Quelle folie ! vous avez peur des ombres, comme les enfants.

— Oui, j'ai peur des ombres. Tout-à-l'heure j'ai voulu me coucher ; en soulevant le rideau, j'ai vu se glisser un fantôme au fond du lit ; j'ai failli m'évanouir, et n'ai point eu la force d'arriver au berceau de l'enfant.

— Enfant, toi-même ! tu as vu glisser l'ombre du rideau.

— Non ! non ! dit la jeune femme, en saisissant la main de son mari : *c'était la mort* ; je l'ai reconnue ; car ce n'est pas la première fois qu'elle vient vers moi. Ah ! mon ami, avec quelle douleur et quel effroi j'irai me coucher sous la terre ! Si vous m'aimez comme je vous aime, ne me quittez pas un seul instant ; aidez-moi à mourir ; si vous êtes là, je croirai que je m'endors.

Crébillon, pâle et glacé, prit son fils et le porta dans le berceau ; il revint à sa femme, s'appuya sur son cœur et chercha vainement quelques paroles à lui dire pour la distraire et la ramener à des pensées moins sombres ; il la décida, non sans peine, à se coucher ; elle ne dormit guère. Crébillon, qui croyait aux *pressentiments* et

aux visions, ne dormit pas mieux. Le matin, quand il s'éveilla, il vit Charlotte à demi-levée, au-dessus de lui, qui le regardait dormir. Il fut effrayé de sa pâleur et de l'éclat surnaturel de ses yeux. Il était sensible comme un enfant, il ne put retenir ses larmes ; elle se jeta éperdument dans ses bras et le couvrit de pleurs et de baisers :

« C'est fini, dit-elle, d'une voix brisée, mon cœur bat trop fort pour battre longtemps ; mais je vais mourir sans me plaindre, car je vois bien, à tes larmes, que tu te souviendras de moi. »

Crébillon se leva et courut chez son beau-père... Les médecins les plus célèbres furent appelés ; mais, avant qu'ils se fussent entendus, Marie-Charlotte Péaget expira, sans secousse, le lendemain, à onze heures. Crébillon en fut inconsolable ; il l'a pleurée tout le reste de sa vie.

(Extrait de M^{lle} LEVÈVRE ; fait cité également par Arsène HOUSSAYE).

ESPRIT FOLLET.

Du 4 septembre au 28 décembre 17... dit le ministre Perreau, on a entendu un Esprit parler fort intelligiblement de faits passés, présents et à survenir ; en révéler plusieurs autres ignorés de presque tous ceux qui les entendaient, se mêler à la conversation, donner son avis sur ce qu'on disait ou faisait, exécuter beaucoup de choses : ce dont on s'apercevait par divers mouvements ; renverser les objets, sans cependant causer de dommage ; faire des espiègleries, dire des mots pour rire, tirer les rideaux du lit, rouler des morceaux de bois, frapper sur divers objets, etc. Il avait laissé passer dix semaines avant de siffler, de chanter et de parler distinctement. Lorsqu'avec sa voix enrouée il appelait, le ministre, bien convaincu que c'était un Esprit malin, le vit plus tard se changer pour quelque temps en ange de lumière. Il s'amusait à contrefaire la voix de la servante, à lui arracher, par exemple, la chandelle des mains, à prendre ses jupes qu'il attachait au moyen d'un nœud qu'on ne pouvait dénouer et qu'il dénouait ensuite ; il faisait mille tours d'adresse. En présence de tout le monde, il défaisait les lits, renversait le sablier sans le casser, jetait les livres à terre, imitait le bruit du mousquet, démontait les cloches de la maison et les faisait sonner dans divers endroits.

Un nommé Meissonnier, l'ayant entendu parler, furetait partout pour découvrir d'où venait la voix, l'Esprit se moqua de lui... Cunther, orfèvre, avait perdu une bague, ... l'Esprit la laissa tout-à-coup tomber du plancher. Douze jours durant, avant de quitter le logis, il lança sans discontinuer, du matin jusqu'au soir, une quantité de pierres dans tous les endroits de la maison. L'une d'elles pesait trois livres. Tournus, notaire royal, qui atteste l'avoir entendu siffler, atteste aussi que cet Esprit lui a jeté une pierre sans le blesser. L'ayant ramassée, il fit une marque et la lança derrière la maison, tout près de la Saône. Cette pierre lui fut rejetée et, l'ayant touchée, il la trouva très-chaude, etc....

« Le 23 décembre, dit Perreau, on vit l'Esprit sortir de notre maison sous une forme excentrique, et tout fut fini. »

ESPRIT DE SIR WILLIAM YORCK.

Une infestation se manifesta, en 1679, à Lessinghal, chez sir William Yorck. Entre dix et onze heures du soir, il se fit un tel tapage, que, croyant à une attaque de voleurs, on fit demander du secours à la ville voisine. Le bruit cessa pour recommencer au mois de mai de l'année suivante, sans pouvoir découvrir la cause de ce vacarme. Il se fait alors entendre dans le vestibule ; on vient, on trouve tous les sièges au milieu ; on se retire, après les avoir remis en place. On est rappelé par le même bruit, et on voit tous ces sièges dans le corridor. Comme on entendait du bruit à une porte sur l'escalier, on n'y trouva personne. A peine avait-on tourné le dos, le bruit recommençait et se faisait dans une chambre, où l'on en-

tendait quelqu'un venir, marcher, courir sur des échasses, frapper des coups au plafond. Le tapage devint si importun qu'il fallut songer à quitter la maison ; le propriétaire en profita pour la faire réparer ; mais l'Esprit, pendant l'absence des ouvriers, imitait le bruit que faisait chacun d'eux, à s'y méprendre. — Les coups étaient parfois très-forts, car un parent de sir William étant venu le voir, il compara le coup donné à une porte, sans toutefois l'endommager, à celui que le belier (cette ancienne machine de guerre) aurait pu frapper, — On entendait tambouriner à la porte du vestibule. Une lumière qu'on y plaça fut jetée à terre, le chandelier lancé dans le corridor, etc. — Sir William étant forcé d'aller à Londres pour le parlement, au bout de trois mois, la paix fut rendue à sa maison.

Ici les témoins étaient nombreux. Toutes les précautions avaient été bien prises : quarante personnes, tant valets que fermiers, montaient la garde et veillaient. Ce fait, qui figure dans la continuation de Glauvil, fut écrit par Wiche, qui habitait le même lieu que Sir William. Le docteur H. More, à qui Richardson avait adressé cette relation, prit les informations les plus exactes avant de l'insérer dans son recueil.

PREUVES DU PÉRISPRIT.

Le père Bouhours, dans sa vie de saint François Xavier (1), rapporte que, dans une tempête qui avait séparé du navire où se trouvait le saint, pendant l'obscurité d'une nuit profonde, la chaloupe chargée alors de quinze personnes, ces infortunés, tandis qu'il était en prière sur le navire, pour demander à Dieu leur retour, le voyaient présent au milieu d'eux, tenant le gouvernail de la chaloupe et la ramenant en sûreté à travers les vagues et la tempête.

Un trait semblable est rapporté de saint Etienne, le célèbre abbé du monastère de Saint-Maxence, dans la Bithynie, au temps de Constantin Copronyme, l'icéoclaste ; souvent, après la tempête, dit Fleury (2), on voyait les voyageurs venir le remercier et raconter comment, dans le péril, ils l'avaient vu qui guidait et conduisait au port leur vaisseau.

Enfin, un troisième fait du même genre est attesté dans le procès authentique de la béatification du bienheureux Alphonse de Liguori, évêque de Sainte-Agathe. On y lit que ce grand serviteur de Dieu vint miraculeusement assister en ses derniers moments le pape Clément XIV (celui qui abolit l'ordre des Jésuites), dans son palais du Vatican, à Rome, tandis que son corps, immobile et sans parole, assis dans un fauteuil à Arienzo, dans le royaume de Naples, lieu de sa résidence, restait comme absorbé dans une vive et profonde extase, dont il ne sortit qu'après vingt-quatre heures, dans le moment même où expirait le pape (3).

Sans doute que, dans toutes ces visions, les saints ne se trouvaient eux-mêmes en personne que dans un seul lieu ; mais leur corps se faisait voir à la fois en deux endroits fort divers ; et quelle différence y remarquait-on ? Saint Liguori assistant le pape dans son palais de Rome, n'était-il pas complètement et entièrement lui-même, quoique le corps dans lequel il était né et il vivait fût demeuré immobile et séparé de lui à bien des lieues de là ?

Peut-on se rendre compte de tous ces faits, sans la théorie du pèrisprit ?

(1) Vie de saint François-Xavier, livre cinquième.

(2) Histoire ecclésiastique, livre XLVIII.

(3) Le 22 septembre 1774, à sept heures du matin. Voyez la Vie du bienheureux Alphonse de Liguori, par l'abbé Jeamon, 4^{me} partie, chap. IX.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.